

Scène 4

LE CHEVALIER, TRIVELIN, FRONTIN

FRONTIN (*au Chevalier*). Le voilà, Monsieur. (*Bas à Trivelin.*) Garde-moi le secret.

TRIVELIN. Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné ; quand tu voudras.

Scène 5

LE CHEVALIER, TRIVELIN

LE CHEVALIER. Approchez ; comment vous appelez-vous ?

TRIVELIN. Comme vous voudrez, Monsieur ; Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'est indifférent : le nom sous lequel j'aurai l'honneur de vous servir sera toujours le plus beau du monde.

LE CHEVALIER. Sans compliment, quel est le tien, à toi ?

TRIVELIN. Je vous avoue que je ferais quelque difficulté de le dire parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit ; mais peut-on porter rien de plus galant

que vos couleurs ? Il me tarde d'en être chamarré sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER (*à part*). Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? Il m'inquiète.

TRIVELIN. Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin. C'est un nom que j'ai reçu de père en fils très correctement, et dans la dernière fidélité, et de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur, en ce moment, s'estime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER. Laissez là vos politesses, un maître ne demande à son valet que l'attention dans ce à quoi il l'emploie.

TRIVELIN. Son valet ! le terme est dur, il frappe mes oreilles d'un son disgracieux ; ne purgera-t-on jamais le discours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER. La délicatesse est singulière !

TRIVELIN. De grâce, ajustons nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER (*à part*). Il se moque de moi. Vous riez, je pense.

TRIVELIN. C'est la joie que j'ai d'être à vous qui l'emporte sur la petite mortification que je viens d'essuyer.

LE CHEVALIER. Je vous avertis, moi, que je vous renvoie, et que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN. Je ne vous suis bon à rien ! Ah ! ce que vous dites là ne peut pas être sérieux.

LE CHEVALIER (*à part*). Cet homme-là est un extravagant. (*À Trivelin.*) Retirez-vous.

TRIVELIN. Non, vous m'avez piqué ; je ne vous quitterai point que vous ne soyez convenu avec moi que je vous suis bon à quelque chose.

LE CHEVALIER. Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN. Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER. Nulle part.

TRIVELIN. Ne badinons point ; le temps se passe, et nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER. Savez-vous bien, mon ami, que vous risquez beaucoup ?

TRIVELIN. Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER. Ce coquin-là m'embarrasse. (*Il fait comme s'il s'en allait.*) Il faut que je m'en aille. (*À Trivelin.*) Tu me suis ?

TRIVELIN. Vraiment oui, je soutiens mon caractère : ne vous ai-je pas dit que j'étais opiniâtre ?

LE CHEVALIER. Insolent !

TRIVELIN. Cruel !

LE CHEVALIER. Comment, cruel !

TRIVELIN. Oui, cruel, c'est un reproche tendre que je vous fais ; continuez, vous n'y êtes pas, j'en viendrai jusqu'aux soupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER. Je ne sais plus que penser de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN. Ah ! ah ! ah ! vous rêvez, mon cavalier, vous délibérez, votre ton baisse, vous devenez traitable, et nous nous accommoderons, je le vois bien. La passion que j'ai de vous servir est sans quartier ; premièrement cela est dans mon sang, je ne saurais me corriger.

LE CHEVALIER (*mettant la main sur la garde de son épée*). Il me prend envie de te traiter comme tu le mérites.

TRIVELIN. Fi ! ne gesticulez point de cette manière-là. ; ce geste-là n'est point de votre compétence ; laissez là cette arme qui vous est étrangère, votre œil est plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER. Ah ! je suis trahie !

TRIVELIN. Masque, venons au fait : je vous connais.

LE CHEVALIER. Toi ?

TRIVELIN. Oui ; Frontin vous connaissait pour nous deux.

LE CHEVALIER. Le coquin ! Et t'a-t-il dit qui j'étais ?

TRIVELIN. Il m'a dit que vous étiez une fille, et voilà tout ; et moi je l'ai cru, car je ne chicane sur la qualité de personne.

LE CHEVALIER. Puisqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'instruise du reste.

TRIVELIN. Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là ?

LE CHEVALIER. Ce n'est point pour faire du mal.

TRIVELIN. Je le crois bien ; si c'était pour cela, vous ne déguiserez pas votre sexe, ce serait perdre vos commodités.

LE CHEVALIER (*à part*). Il faut le tromper. (À Trivelin.) Je t'avoue que j'avais envie de te cacher la vérité, parce que mon déguisement regarde une dame de condition, ma maîtresse, qui a des vues sur un Monsieur Lélío, que tu verras, et qu'elle voudrait détacher d'une inclination qu'il a pour une comtesse à qui appartient ce château.

TRIVELIN. Eh ! quelle espèce de commission vous donne-t-elle auprès de ce Léo ? L'emploi me paraît gaillard, soubrette de mon âme.

LE CHEVALIER. Point du tout. Ma charge, sous cet habit-ci, est d'attaquer le cœur de la Comtesse ; je puis passer, comme tu vois, pour un assez joli cavalier, et j'ai déjà vu les yeux de la Comtesse s'arrêter plus d'une fois sur moi ; si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Léo, il reviendra à Paris, on lui proposera ma maîtresse qui y est ; elle est aimable, il la connaît, et les noces seront bientôt faites.

TRIVELIN. Parlons à présent à rez-de-chaussée : as-tu le cœur libre ?

LE CHEVALIER. Oui.

TRIVELIN. Et moi aussi. Ainsi, de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER. Sans doute.

TRIVELIN. *Ergo*, je conclus que nos deux cœurs soient désormais camarades.

LE CHEVALIER. Bon.

TRIVELIN. Et je conclus encore, toujours aussi judicieusement, que deux amis devant s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de

récompense sur l'exacte discrétion que je promets d'avoir. Je ne parle point du service domestique que je te rendrai ; sur cet article, c'est à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER (*lui donnant de l'argent*). Tiens, voilà déjà six louis d'or d'avance pour ta discrétion, et en voilà déjà trois pour tes services.

TRIVELIN (*d'un air indifférent*). J'ai assez de cœur pour refuser ces trois derniers louis-là, mais donne, la main qui me les présente étourdit ma générosité.

LE CHEVALIER. Voici Monsieur Léo ; retire-toi, et va-t'en m'attendre à la porte de ce château où nous logeons.

TRIVELIN Souviens-toi, ma friponne, à ton tour, que je suis ton valet sur la scène, et ton amant dans les coulisses ; tu me donneras des ordres en public, et des sentiments dans le tête-à-tête.

Il se retire en arrière, quand Léo entre avec Arlequin. Les valets se rencontrant se saluent.

Scène 6

LÉLIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN,
TRIVELIN

(derrière leurs maîtres)

Lélio vient d'un air rêveur.

LE CHEVALIER. Le voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN *(à Trivelin derrière eux)*. Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN. Mon air ne vous ment pas d'un mot, et vous êtes fort bon physionomiste.

LÉLIO *(se retournant vers Arlequin, et apercevant le Chevalier)*. Arlequin... Ah ! Chevalier, je vous cherchais.

LE CHEVALIER. Qu'avez-vous, Lélio ? Je vous vois. enveloppé dans une distraction qui m'inquiète.

LÉLIO. Je vous dirai ce que c'est. *(À Arlequin.)* Arlequin, n'oublie pas d'avertir les musiciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN. Oui, Monsieur. *(À Trivelin.)* Allons boire pour faire aller notre amitié plus vite.

TRIVELIN. Allons, la recette est bonne ; j'aime assez votre manière de hâter le cœur.

Scène 7

LÉLIO, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER. Eh bien, mon cher, de quoi s'agit-il ? Qu'avez-vous ? Puis-je vous être utile à quelque chose ?

LÉLIO. Très utile.

LE CHEVALIER. Parlez.

LÉLIO. Êtes-vous mon ami ?

LE CHEVALIER. Vous méritez que je vous dise non, puisque vous me faites cette question-là.

LÉLIO. Ne te fâche point, Chevalier, ta vivacité m'oblige ; mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER. Voyons.

LÉLIO. Es-tu scrupuleux ?

LE CHEVALIER. Je le suis raisonnablement.

LÉLIO. Voilà ce qu'il me faut ; tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots.

LE CHEVALIER (*à part*). Fi ! voilà un vilain début.

LÉLIO. Par exemple, un amant qui dupe sa maîtresse pour se débarrasser d'elle en est-il moins honnête homme, à ton gré ?

LE CHEVALIER. Quoi ! il ne s'agit que de tromper une femme ?

LÉLIO. Non, vraiment.

LE CHEVALIER. De lui faire une perfidie ?

LÉLIO. Rien que cela.

LE CHEVALIER. Je croyais pour le moins que tu voulais mettre le feu à une ville. Eh ! comment donc ! trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse par-devers soi.

LÉLIO. (*gai*) Oh ! parbleu ; puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher ; et, sans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER (*étonné et comme charmé*). Toi, mon ami ? Ah ! je te prie, donne-moi le plaisir de te regarder à mon aise, laisse-moi contempler un homme chargé de crimes si honorables ! Ah ! petit traître, vous êtes bien heureux d'avoir de si brillantes indignités sur votre compte.

LÉLIO (*riant*). Tu me charmes de penser ainsi ; viens que je t'embrasse. Ma foi, à ton tour, tu m'as tout l'air

d'avoir été l'écueil de bien des cœurs. Fripon, combien de réputations as-tu blessées à mort dans ta vie, combien as-tu désespéré d'Arianes, dis ?

LE CHEVALIER. Hélas ! tu te trompes, je ne connais point d'aventures plus communes que les miennes ; j'ai toujours eu le malheur de ne trouver que des femmes très sages.

LÉLIO. Tu n'as trouvé que des femmes très sages ? Où diantre t'es-tu donc fourré ? Tu as fait là des découvertes bien singulières ! Après cela, qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages ? Il n'en est ni plus ni moins. Sommes-nous heureux, nous le disons, ne le sommes-nous pas, nous mentons ; cela revient au même pour elles. Quant à moi, j'ai toujours dit plus de vérités que de mensonges.

LE CHEVALIER. Tu traites ces matières-là avec une légèreté qui m'enchanté.

LÉLIO. Revenons à mes affaires. Quelque jour je te dirai de mes espiègleries qui te feront rire. Tu es un cadet de maison et par conséquent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER. C'est raisonner juste.